

Notes liminaires

Uzeste : un travail du commun situé et continué ?



Ces quelques notes liminaires n'ont vocation qu'à planter grossièrement le décor : un préalable radical visant à enraciner le-la lecteur·trice qui n'aurait pas (encore) pris connaissance du premier volume de ces *Politiques d'UZ*. Deux ou trois repères permettant de s'ancrer sans se fixer définitivement, mais de saisir qu'à Uzeste, s'y planter relève tout autant de la nécessité que du risque. Prendre quelques racines pour

se permettre également de faire trembler la cime, de questionner au débotté – notamment par l'emploi de l'imparfait du *subjectif* pour dire ce qu'il en est de ce qui était – les ambitions (partie la plus élevée) d'un *commun* politique, ses conditions de possibilité et sa réalité contemporaine. Un paysage et une bravade.

Uzeste donc. Occitanie océanique. Village du Bazadais campé au milieu des forêts de pin des landes girondines. Sa Collégiale, Notre-Dame d'Uzeste, église gothique du XIV^e siècle abritant le gisant de Clément V (Bertrand de Got), élu au pontificat en 1307, premier des sept papes qui siégèrent en Avignon ; son Café du sport, tenu depuis toujours par des femmes, de mères en filles, haut lieu de la culture ruralo-ouvrière, avec sa bibliothèque « alter-écolo », son réfrigérateur « anticapitaliste » et ses reliques locales : une sérigraphie d'Ernest Pignon-Ernest, un piano-présentoir rarement joué, un clap du film de Laure Duthilleul, *À ce soir* (2003), tourné « ici-même » ; et bien sûr l'Estaminet-Théâtre Amusicien, à la façade recouverte d'aphorismes d'Antonio Gramsci, d'Édouard Glissant, de William Shakespeare, etc.

« N'entrez pas sans désir ! », peut-on notamment y lire dans un lettrage dont la taille imposante tranche sensiblement avec la fragilité de la graphie, sorte d'antithèse conjuratoire à la mise en garde affublant les portes de l'Enfer de la *Divine Comédie*. « D'ici d'en bas », il ne s'agit « foutre pas » d'abandonner tout espoir (« Lasciate ogni speranza »), mais, *a contrario*, de s'en lester toujours davantage afin de ne pas « lâcher ». L'« Estam' », comme on dit à Uzeste (UZ), a été fondé en 1937 par les parents de Bernard Lubat : Marie et Alban. Ils quittent le métayage à cette époque et achètent en viager ce lieu dont ils vont faire une espèce de *Cabaret Voltaire* paysan, où se jouent et se déjouent les contradictions d'une ruralité porteuse de contraintes structurelles, mais aussi d'imaginaires utopiques.

Voilà maintenant plus de quarante ans que Bernard Lubat, « *mal-poly-instrumentiste* », « *artiste critique en situation critique* » s'est réinstallé dans son village natal pour tenter d'y inventer une ruralité émancipée :

« Mon retour à Uzeste, en 1978, ne s'est justement pas très bien passé à vrai dire. Je suis revenu à vélo, en pédalant dans la semoule. Quand je suis revenu m'installer dans mon village natal, je me suis confronté à l'état dans lequel se trouvait alors Uzeste, son silence, à la manière dont j'avais envie de l'habiter, mais aussi à l'état dans lequel Uzeste se trouvait en moi et m'habitait. À un moment de mon parcours, j'ai pensé que ma place, celle à partir de laquelle je pouvais apporter quelque chose à la dynamique d'émancipation, était nécessairement liée à cette position rurale minoritaire. Ce que je souhaitais créer, un patrimoine contemporain vivant et critique était en rapport avec les capacités et les incapacités de cette ruralité qui était mienne, tout en m'étant devenue étrangère. Ma légitimité, ma dignité, c'était ma culpabilité et ce que j'étais capable ou pas d'en faire. Revenir, c'était déjà montrer la valeur du village, mais étonnamment à première vue, ce n'était pas très bien perçu dans la mesure où ça allait à l'encontre du sentiment de honte que beaucoup éprouvaient. Ne plus être d'accord avec cette honte, évidemment, ça engage : à faire le bilan, à rompre, à faire autrement, à résoudre des contradictions qui font mal. Quand tu arrives avec des idées nouvelles,

on essaie d'abord de te faire dégager. À Uzeste, la chose s'est déroulée aussi de cette manière, mais le réflexe traditionnaliste a été rendu un peu plus compliqué, dans la mesure où je suis né là, je comprends et parle le gascon et mes parents ont marqué l'histoire du village en montant l'Estaminet. Donc ce n'est pas simple de me traiter comme un simple étranger. Je suis peut-être un étranger, mais effectivement du dedans. Les gens de ma génération ne savent toujours pas comment me considérer. Je les vois au marché et tous les marchés que je fais, j'ai le droit à : "Hé Lubat ça va ?". Ils me disent : "T'es dans le coin en ce moment ?", comme si je ne pouvais être que là, dans le coin, puisque je suis quelqu'un qui est capable d'être parti ailleurs. Ils me disent aussi : "Tu marches plus trop bien maintenant !". Je vois bien que ça les emmerde quand même que je sois vieux, car il y a un sentiment mêlé à mon égard, qui tient du refus, mais aussi d'une espèce de respect pour celui d'ici qui, justement, a fait autrement, dont la singularité gênante porte tout de même quelque chose "d'ici d'en bas", de la misère d'ici, de l'impossibilité d'ici, de cette humanité. Il y a en permanence ce double mouvement de reconnaissance et de peur-répulsion » (Bernard Lubat, 2015).

En revenant à Uzeste, Lubat souhaitait redonner quelque fierté à un terroir rural qui dépérissait, notamment culturellement, avec un recul très net de la pratique des traditions et des coutumes, territoire qui lui semblait pourtant toujours riche de potentialités et d'une histoire qu'il s'agissait de se réapproprier et de mettre à l'œuvre autrement que par la mise sous cloche de traditions à préserver du changement. Aussi, son idée fut de faire d'Uzeste un *lieu* au sens où l'entend Édouard Glissant, *i.e.* un espace de questionnement tant esthétique que politique, ouvert sur le *Tout-Monde* :

« C'est de cette façon que nous avons contribué à redresser le village et à le réinscrire dans une ruralité active rendant de nouveau possible un avenir local dialectisant passé et futur, tradition et innovation. Nous avons développé une nouvelle culture pouvant redonner quelque fierté à cet univers rural moribond et mortifère marqué par la disparition de ses agriculteurs, de ses éleveurs, de sa langue, de ses coutumes, de sa solidarité paysanne, l'exil de sa jeunesse. Depuis notre place d'artistes,

nous remettons les pendules à l'œuvre et tentons de maintenir un contrat d'engagement social pour un futur à vivre, à conquérir, à construire, à partager avec abnégation, courage, compétence, patience, et souvent avec souffrance devant certaines indifférences. Nous essayons de montrer qu'une vie n'est bien remplie que si l'on comprend qu'il faut toute une vie durant s'y apprendre, s'y cultiver, s'y interroger, s'y instruire, s'y critiquer, s'y inventer sans cesse de la naissance à la mort. C'est là notre responsabilité, notre mandat, que de montrer que d'ici d'en Sud-Gironde peuvent se façonner de vrais artistes citoyens concernés, impliqués, engagés qui respirent la liberté, la sensibilité, l'imagination, la responsabilité, ouverts sur le monde, sur l'autre, sur le différent(d) autant que sur le référent, dans le respect de l'héritage qui est ici le nôtre. Il faut à notre tour créer ce qui sera profitable à nos descendants. Peut-on changer la société qui nous entoure en choisissant de transformer la norme, dans le domaine artistique comme dans le domaine politique ou économique ? Voilà la question qui nous anime dans le contexte particulier qui est qu'Uzeste est devenu un territoire parmi tant d'autres de l'homo péri-urbanus, citoyen qui a évidemment d'autres chats à fouetter que d'aller spontanément participer à des manifestivités artistiques, surtout celles se proposant de réfléchir au fait que les têtes sont prises d'addictions salement salées et que l'industrie du divertissement entretient savamment. Car l'art d'Uzeste, c'est du jamais-vu à la télé, du mal entendu à la radio, de la créativité écolo-artistique, sans OGM, conservateur ni colorant : du frais, du vrai, du singulier, de l'authentique de la liberté et de la responsabilité. Directement du producteur au spectateur sans intermédiaire ! Sans rapport aucun avec les armes de distraction massive de la musique taylorienne. L'art que nous cherchons à créer "d'ici d'en bas" doit savoir avertir en divertissant, divertir en avertissant. Cet art d'avant-garde champêtre doit se nourrir de ce difficile équilibre instable, dialectique, entre ces deux nécessités humaines : s'avertir et se divertir, qui deviennent dans notre société marchandisante à outrance actuelle, antinomiques. Nous devons travailler par l'art vital-vivant à l'avènement d'un intervalle social qui permette de laisser aller respirer la pensée au-delà, en deçà des goûts et des couleuvres, des croyances, des appartenances et des suffisances » (Bernard Lubat, 2015).

Nous en resterons là quant à la présentation du chef d'orchestre et de son opéra. Il ne s'agit, ici, que de *donner le ton*, la tonalité ; mineure assurément. Mineure à la manière dont l'entend Gilles Deleuze quand il parle d'*art mineur*, un art de résistance à la norme ; celui qui, à Uzeste, s'insinuit entre les *œuvriers*¹ et le corps social du village, *au milieu*, avec pour visée d'expérimenter des subjectivités autres, de revigorer les sensibilités, les imaginaires, et ce, à des fins pratiques de fragilisation des dominations : créer « par affaiblissement de la norme » (Sauvagnargues, 2002 : 122) et, par là, transformer les sujets. Avec l'appui de Pascal Nicolas-Le Strat, nous voudrions avancer que cet art mineur d'UZ s'est, un temps au moins, inscrit dans un *travail du commun*, lequel a pour caractéristique d'être *situé et continué* :

« Il est situé car un “commun” est conçu et construit par une communauté de personnes concernées qui s'engagent à produire et à administrer une ressource en tant que ressource commune, qui restera donc conséquemment l'affaire de tou.te.s tout en veillant à toujours intéresser chacun. Un commun le demeure s'il maintient un lien étroit, indéfectible, avec les nécessités et les espoirs de cette communauté de pratiques/de ce collectif autonome qui est garant de son administration démocratique et comptable de sa préservation pour l'avenir. Dès que ce lien se relâche, l'idéal commun s'affaiblit. Un commun ne peut pas s'affranchir de la communauté démocratique qui l'a institué et qui répond de son développement. Il ne possède pas d'autre consistance que celle que lui octroient ces personnes associées à l'occasion des activités qu'elles engagent ensemble. Il ne peut s'indexer sur nulle autre réalité que celle des coopérations et des co-crétions expérimentées au sein de cette communauté de référence. Il ne dispose de nul autre “lieu” où s'incarner que celui de l'ambition démocratique et de la conquête d'autonomie propre à cette communauté » (2016 : 287-288).

1. Bernard Lubat définit l'ouvrier « *comme celui qui invite à l'œuvre* », un ouvrier de la création : « *Tout le monde est à l'œuvre de lui-même* ».

L'art mineur des ouvriers d'UZ s'avère ainsi *situé* en tant qu'il relève d'un *travail du commun* porté par une communauté large, constituée, d'une part, de collectifs divers autrement appelés « partenaires » (Confédération Générale du Travail, Groupe Français d'Éducation Nouvelle, Artistes & Associés, Amis de *L'Humanité*, etc.) et, d'autre part, d'une importante variété de compagnons de route (villageois.e.s, intellectuel.le.s, musicien.ne.s, comédien.ne.s, etc.) dont la participation et l'engagement sont « à modulation de fréquence ». À Uzeste, l'héritage du commun politico-culturel est aujourd'hui, pour l'essentiel, assumé et prorogé par l'association Uzeste Musical, ses travailleurs.e.s (graphiste, techniciens, comptable, etc.) et son conseil d'administration, instance dont Bernard Lubat est tout à la fois le directeur artistique et le chef de c(h)œur. S'il fut un temps durant lequel le modèle de gouvernement de ce commun relevait de formes coopérativistes organisant formellement les relations internes de la Compagnie Lubat, ainsi que celles de la Compagnie avec son environnement, il est présentement la prérogative, non pas d'un seul homme, mais d'une poignée de personnes qui orientent son actualisation sur fond de ce que d'aucuns estiment être un éloignement croissant avec le village. Or à suivre Nicolas-Le Strat, un commun ne réside qu'« à l'endroit où il a été désiré et où il continue à être investi, projeté, habité. S'il se coupe de la dynamique sociale qui l'a fait naître, il cesse d'être activé et soutenu. Pour résister, il a besoin sans cesse d'être ré-attesté par un désir collectif, ré-engagé dans de nouvelles pratiques, ré-incorporé dans des dispositifs et dispositions établis à dessein » (2016 : 288). *La culture critique d'UZ relève-t-elle toujours d'un commun ? Comment faire en sorte que les coopérations, expériences et engagements qui se trouvent à son principe puissent se réaffirmer, perdurer, se renouveler, s'étendre ?*

« Seule l'activité des personnes associées fixe le curseur, établit les enjeux et en détermine le devenir. Le "commun" est incarné dans les activités (de coopération et de mutualisation) qui seules sont en capacité de le faire advenir, et incorporé dans les dispositifs (d'autonomie et de démocratie radicale) qui seuls l'assurent durablement de

son existence. Le travail du commun est donc logiquement, aussi, un travail *continué*. Il ne supporte aucun relâchement. S'il se réfugie dans ce qui semble être un acquis, s'il se satisfait de son état présent, s'il s'en remet exclusivement à des évidences et à des routines, alors, il y a de forts risques pour qu'il s'affaiblisse car il aura délaissé ce qui l'affermite et le préserve, à savoir la capacité des personnes concernées à (ré)inventer autant que besoin, les dispositifs et dispositions appropriés à son développement » (Nicolas-Le Strat, 2016 : 288-289).

Uzeste et la nécessité des *(re)commencements*. Se réengager et réinterroger sans cesse l'institué à l'aune de l'instituant, du processus de création, de l'*œuvre commune*. « *Ce n'est qu'un combat continuons le début* » aime rappeler Bernard Lubat : relancer activement la dynamique, l'ajuster à l'ici et maintenant dans une lutte perpétuelle qui s'avère toujours politique et multiforme. « Porter dans la durée [l']idéal du commun ne [peut] se soustraire à un effort constant de réinterpellation [des] acquis, de retour réflexif sur [les] expériences et de créativité dans l'implantation de nouveaux fonctionnements » (Nicolas-Le Strat, 2016 : 290). Puisse la présente *critique en étendue* participer de cette exigence d'interpellation à nouveau compte des politiques d'UZ et faire œuvre de rappel quant à la nécessité de maintenir, en leur sein, les occasions de déstabilisation et de transgression, et surtout, la possibilité de les intégrer à un travail du commun dialectisant institué-racine et instituant-rhizome.

Bibliographie

Nicolas-Le Strat (Pascal), *Le travail du commun*, Rennes, Éditions du commun, 2016

Sauvagnargues (Anne), « Art mineur – Art majeur : Gilles Deleuze », *Espaces Temps*, n° 78-79, 2002, pp. 120-132.

